

TRAVAILLER C'EST S'ENGAGER : ENGAGEMENT POLITIQUE ET ENGAGEMENT DANS L'ACTIVITE DE TRAVAIL

Marion Jégourel

Introduction

Dans différentes définitions du dictionnaire, l'engagement est toujours une action (action de promettre, action de mettre en gage...) et ce n'est pas seulement une position ou une posture. C'est pourquoi il semble intéressant de relier ce concept à celui d'activité et donc plus particulièrement d'activité de travail dont l'engagement est une des caractéristiques. Cette action n'implique pas seulement celui ou celle qui s'engage mais aussi les co-acteurs de la situation sur laquelle « l'engagé » cherche à influencer. Ce sont ces trois dimensions (investissement personnel, par rapport aux autres et modification de la situation) qui font l'objet de notre réflexion.

Il sera ici fait principalement appel à trois auteurs : Yves Schwartz, philosophe, Jacques Duraffourg, ergonomiste, tous deux à l'origine de la démarche ergologique, et Miguel Benasayag, qui n'a pas été aux fondements théoriques de la démarche ergologique, qui ne parle d'ailleurs pas de l'activité de travail

mais dont les similitudes de ses réflexions avec certains concepts ergologiques méritent d'être relevées. Il semble que la passerelle entre l'ergologie et Benasayag puisse se faire justement à propos de l'engagement. Benasayag est un psychanalyste et philosophe contemporain, qui a commencé des études de médecine. D'origine argentine, il a fui la dictature à la fin des années 70 et est venu en France, patrie maternelle. Aujourd'hui, il écrit en français, continue à participer à divers collectifs militants d'extrême gauche et ses écrits, qui portent essentiellement sur l'engagement, sont influencés par le marxisme et le situationnisme. Sa réflexion sur l'individu fait référence à Leibniz (à propos des monades) et à Marx (sur le rôle de l'idée d'individu dans la naissance et le maintien du capitalisme).

Cet article a pour objet de commenter la définition suivante de l'engagement, qui reprend les analyses de ces trois auteurs : l'engagement est un moment de mise en jeu de soi en tant que personne dans le but d'intervenir et de modifier une situation.

1. L'engagement est celui d'une « personne »

1-1. Pourquoi une « personne » ?

Pour Benasayag [2], le mot « personne » évoque d'autres notions que celles contenues dans le mot « individu ». Pour lui, l'individu est une idée (d'ailleurs aux fondements du capitalisme) qui coupe la personne de la situation et donc, entre autres, l'isole comme un tout indépendant alors qu'elle est une partie du tout (qui se contient en elle-même). La « personne », au sens de Benasayag, possède deux

dimensions par rapport à l'engagement : le fait que l'individu n'existe pas en tant qu'être isolé et le fait que la personne soit un « corps situé », que l'engagement ait une dimension corporelle trop souvent oubliée au profit de l'aspect intellectuel de l'engagement politique.

Pour Benasayag, « *l'engagement et le corps sont synonymes, je n'engage jamais que mon corps* » ou, encore, « *l'éthique de l'engagement* » c'est « *intervenir, mettre son corps en jeu* » [1, p. 92]. Cette idée que corps et âme sont toujours présents conjointement dans la situation est à rapprocher du concept de « corps-soi » de Schwartz. Le « *corps-soi* », dit Schwartz, permet, par l'activité, de « *transgresser tous les sièges* » (entendement, volonté, passion...) [4, p. 196]. Pour Benasayag, le corps physique de la personne a en partie ce rôle de transgression. Il parle d'ailleurs non pas de corps-soi mais de « *corps au sens large* » [1, p. 91]. C'est le fait que le corps soit situé, c'est-à-dire mis en situation, qui permet d'allier action physique, influence sur le milieu et valeurs par exemple mais surtout le corps est ce qui permet de se situer par rapport au monde et de « *connaître* » [1, p. 90].

1-2. Corps et engagement politique

Au niveau de l'engagement politique, les exemples sont nombreux où la place du corps est primordiale. Rien que la classique manifestation, au-delà d'un moment d'expression, est un moment avant tout physique : on bloque la rue, la circulation, on nous voit à défaut de réussir à compter les individus justement. De la même manière, l'occupation de la faculté par les étudiants est encore une preuve, si besoin en était, qu'il ne suffit pas d'une idée pour se faire entendre. Il est d'ailleurs

intéressant de voir que la réponse est donnée parallèlement sur le plan idéologique (que ce soit sur le fond ou sur la forme) et sur le plan de la répression physique (rappelons les nombreux exemples d'interpellations qui sont un moment de violence faite au corps de la personne ou les épisodes d'intervention des CRS dans les universités à l'automne 2007 pour littéralement enlever le corps des étudiants des locaux). Même la tendance au cyber-militantisme ne permet pas d'éliminer cet aspect corporel de l'engagement : soit il s'agit uniquement d'échanges d'informations et non d'engagement, soit ces cyber-réseaux finissent par se traduire par une rencontre physique, rencontre qui apparaît nécessaire. Ce réseau a même parfois pour but la rencontre, comme le montre le rôle d'internet dans l'organisation des contre-sommets. Le corps est parfois même l'objet de certaines revendications : c'est le cas des mouvements féministes et de la revendication de la liberté du corps des femmes. Ces mouvements conjuguent ces deux aspects de l'engagement corporel. Par exemple, il ne s'est pas agi, dans les années 1970 et encore aujourd'hui, de simplement revendiquer le droit de se promener seules la nuit, les femmes l'ont fait, par des actions démonstratives de manifestations nocturnes.

1-3. Corps et travail

De la même manière, on ne peut pas concevoir l'activité de travail sans cette situation du corps ou plus exactement la mise en jeu du « *corp-soi* » ou du « *corps au sens large* ». D'ailleurs, il n'y a pas de travail « intellectuel » ou « manuel », a fortiori de travailleur « intellectuel » ou « manuel ». Plus qu'un individu, et même un individu parcellisé, c'est une personne qui s'engage dans le travail. Pour

Schwartz c'est même le travail qui demande un engagement : « *l'activité industrielle est destin à vivre, elle engage des personnes* » (cité dans [3, p. 517]).

Le travail de l'ergonome (ou du syndicaliste même si, alors, la situation est à double titre engagée) n'échappe pas à cette définition de l'engagement comme l'engagement d'une personne c'est-à-dire d'un « corps situé ». Duraffourg voit le travail de l'ergonome comme un véritable engagement physique : « *les tâches qui nous amènent à nous éloigner du terrain* », dit-il, nous amènent à rejoindre « *ceux, [...] qui "baratinent" sur le travail* » [3, p. 519] d'où l'importance d'aller sur place, de nuit s'il le faut, avec son histoire propre. D'ailleurs, c'est bien la personne qui s'engage. Il déclare : « *l'ergonomie n'est pas engagée, ça n'a pas de sens. Seuls les ergonomes peuvent éventuellement être engagés* » [3, p. 513].

2. L'engagement est toujours une mise en jeu dans une situation

Ce « corps situé » est mis en jeu dans une situation et ce à double titre : celui de la responsabilité notamment par rapport aux autres et celui de l'incertitude : on se met en jeu sans savoir ce qui va en ressortir.

L'engagement, quel que soit son domaine, est une action dans une situation. Benasayag définit la situation comme suit (en partie en tous cas parce que la définition de la situation ou du « paysage »¹ est la quasi-totalité de son œuvre) : « *Une situation est ce qui ne dépend pas de notre volonté, c'est la stratégie au sein de laquelle nous existons* » [2, p. 46] ; « *de ce point de vue une situation peut être individuelle ou collective ou mixte* » [2, p. 47]. La situation est aussi ce qui nous permet de connaître (le corps est situé) et donc ce qui devrait nous permettre d'être responsable.

Deux composantes de cette situation déterminent non seulement le résultat de l'engagement mais aussi le moment même de cet engagement : d'une part, le fait qu'une situation est un moment avec d'autres, il y a donc interaction entre le « milieu » (pour Benasayag, il s'agit plus spécifiquement du milieu social et humain, mais il fait lui-même régulièrement allusion à Canguilhem² et il est possible d'étendre la notion de Benasayag à celle de milieu au sens canguilhemien ou schwartzien) et soi-même, et d'autre part le fait que la situation est caractérisée par l'incertitude (incertitude elle-même en grande partie due au milieu).

2-1. La situation est collective

¹ Voir par exemple : Benasayag M., Del Rey A., 2006, *Connaître est agir : paysages et situation*, Paris, La découverte

² Canguilhem G., 1966, *Le normal et le pathologique*, Paris, PUF. Pour Canguilhem, le milieu est celui du vivant, de la cellule à l'activité humaine.

L'engagement n'est jamais individuel, dans le sens où, s'il ressort d'un choix et d'une décision personnelle, il est aussi pour les autres et avec les autres. Il est une promesse (promesse de travailler selon les termes du contrat de travail, promesse d'aider les autres membres d'un collectif dans l'élaboration d'un projet,...). L'engagement politique se traduit souvent par un engagement pour un collectif (une classe, une catégorie, un ensemble de personnes plus ou moins défini) dont on estime faire partie. C'est dans ce sens que Benasayag parle de « corps situé » qui permet de connaître. Même si, comme il le dit à propos de son expérience de soutien à la lutte des Black Panthers : « *[Il] pouvait comprendre la vie d'un Noir de Harlem à cette époque mais [il] ne connaissait rien d'elle* » [1, p. 90]. C'est donc toujours dans le cadre de notre histoire personnelle, c'est-à-dire « situé », que l'on s'engage : avec les Noirs de Harlem mais en tant que jeune citoyen argentin en l'occurrence ou auprès des travailleurs mais en tant qu'ergonome venant de tel milieu social, ayant telle formation... D'ailleurs, on s'engage parce que les autres font écho à notre histoire personnelle. En miroir de ce que nous dit Benasayag, on peut citer Duraffourg : « *se confronter au travail des autres, c'est aussi toujours se confronter à sa propre histoire* » [3, p. 518].

2-2. Le principe d'incertitude

La dimension collective de l'engagement implique une incertitude face à ces rencontres : incertitude des motivations des autres, incertitude surtout face à l'issue de cette rencontre collective et aux transformations qu'elle aura induit sur soi-même, les autres et la situation. On ne peut sans doute pas

dire que cette dimension soit nouvelle mais cette conviction et cette forme de confiance en l'incertitude ne serait-elle pas, elle, une nouveauté ?

Les mouvements contemporains de « squats » sont une occasion intéressante d'analyser à la fois l'implication corporelle et incertaine de ces situations. Ces mouvements consistent en la création d'un collectif qui décide d'occuper et d'habiter un lieu vide. Ils sont précaires puisque l'illégalité dans laquelle ils se situent implique que le projet puisse durer quelques jours comme plusieurs années. Les personnes investies dans ces collectifs abandonnent une situation dans laquelle elles se trouvent individuellement pour s'impliquer dans un collectif dont elles ne connaissent pas l'issue. En effet, au-delà de l'issue légale du projet, il ne s'agit pas d'une parenthèse dans la vie de ces personnes. Souvent, après cette expérience, qu'elles repartent sur un autre squat ou pas, elles ne reprennent pas leur vie professionnelle ou estudiantine comme avant, elles ne cherchent pas non plus un mode d'habitat classique. Si elles ont en partie influé sur la situation au moment de l'expérience ou sur son issue, elles s'en trouvent elles-mêmes transformées. Elles savent que cet engagement a des conséquences importantes sur elles-mêmes et la volonté d'être transformé par cette incertitude est un but en soi de l'expérience, au-delà des revendications politiques générales. Ce but est d'ailleurs affiché et exprimé. Les moments de retour sur expérience de ces collectifs sont des moments fondamentaux où tous et toutes font part de leurs transformations.

Benasayag érige cette incertitude en principe : « *faire le deuil d'une relation de cause à effet entre mes actes et la situation résultante ouvre une autre voie de l'engagement* » [1, p. 120]. Pour l'auteur, on l'a

dit, « *la situation est ce qui ne résulte pas de notre volonté* » [2, p. 46]. Sans nécessairement aller jusque là, il faut cependant accepter que l'engagement est une émergence : la décision d'engagement émerge elle-même d'une situation et les transformations dues à l'engagement sont elles-mêmes l'émergence de plusieurs volontés rencontrées. Un parallèle peut être fait entre cette vision de l'engagement comme une participation incertaine à une situation et la notion d'infidélité du milieu. Pour Schwartz, le milieu est infidèle dans le sens où il n'y a pas de renouvellement d'une situation à l'autre [4, p. 186]. Benasayag le formule autrement mais il semble que l'idée soit proche : « *il ne peut exister de "situation universelle" [...] la situation est toujours concrète [...] les situations sont multiples* » [2, p. 81]. C'est ici tout le sens de « mise en jeu », c'est-à-dire qu'on s'engage, en tant que personne, sans savoir ce qui va se passer. On se risque. Cette situation instable de l'engagement ne serait-elle pas une forme d'inconfort intellectuel [5, pp. 585-633] ? La situation de travail, même pour une tâche très taylorisée, rationalisée, est caractérisée par cette incertitude.

3. « Intervenir et modifier » : incertitude et responsabilité

S'engager, c'est endosser une certaine forme de responsabilité. Quand on s'engage, on transforme, on s'engage même en général pour transformer. La modification est un but avoué et inavoué (dans le sens où les transformations ne sont pas toujours volontaires et dépassent parfois celles qui sont visées). Il ne s'agit pas seulement d'une transformation pour un futur meilleur mais aussi d'une transformation immédiate de l'ici et maintenant. L'acte d'engagement se traduit d'abord par une modification immédiate de la situation avant d'intervenir dans une transformation sociale qui en est

l'objectif [1, p. 125]. Ainsi, cette transformation devient l'engagement. L'observateur du travail, rien que par sa présence, modifie la situation.

Se posent alors deux questions : si on s'engage, c'est pour modifier : que peut-on s'engager à modifier ? Quelle responsabilité porte-t-on dans cette modification ?

La question de la transformation est essentielle : elle est un but de l'engagement, que cette transformation soit celle de la situation immédiate ou une transformation à venir. Quand on s'engage, on s'engage pour et à transformer une situation même si les formes de cette transformation sont incertaines.

Cette transformation est inévitable et on ne peut s'en dégager la responsabilité sous prétexte d'incertitude et de collectif. Pour Benasayag, le seul moyen d'être responsable, c'est d'accepter d'être ce corps situé et qu'à cette condition, « *il n'y a pas de personne innocente de la situation* » [1, p. 229]. La responsabilité est donc à prendre dans l'ici et maintenant, collectivement parce que en tant que personne, on est une partie du tout et le tout (au même titre nous dit-il que la vie est l'ensemble des êtres vivants et chaque cellule de ces êtres vivants). En parallèle, pour Duraffourg, « *prendre position pour le travail quand on est ergonomiste est la seule manière d'être responsable professionnellement* » [3, p. 530]. La seule façon de « *prendre position pour le travail* » n'est-elle pas alors de s'engager en tant que personne dans une situation ? Incertitude et responsabilité ne sont donc pas contradictoires même s'il s'agit d'un jeu d'équilibriste. Savoir « *faire usage de soi* » [4, p. 187] pour gérer les

infidélités du milieu et l'incertitude de la situation est une compétence instable mais fondamentale. Elle est aussi nécessaire pour être responsable de son engagement et de ses conséquences malgré l'incertitude du résultat.

Conclusion

On reproche souvent aux jeunes de ne pas s'engager, de ne pas assumer leurs responsabilités. Il me semble que politiquement rien n'est moins vrai : en s'opposant à la condamnation individuelle de quelques uns lors de manifestations, c'est une responsabilité collective qu'ils affirment.

Pour le travail, il semblerait que cette dimension engagement ait tendance à être niée. Or, une situation de désengagement et de travail est extrêmement inconfortable voir « invivable » [5, p.612]. D'abord, les formes de l'emploi sont contradictoires avec l'engagement. On n'emploie pas une personne mais une tranche de main d'œuvre soi disant interchangeable à qui on demande de faire abstraction de son histoire, bref, d'être dans une situation dans laquelle on ne doit pas être engagé. Ensuite, la personne est scindée en deux : un individu-travailleur partiel et un individu de loisir. Mais l'un et l'autre font partie de l'histoire de l'individu. Cette présentation de la personne est contradictoire avec l'engagement et avec la santé (pour Benasayag d'ailleurs l'engagement est une forme de vie). L'engagement peut redonner une cohérence au morcellement de soi. Plus largement, ce qui relie travail et engagement ce sont les valeurs. L'individu morcelé devrait abandonner ses valeurs quand il travaille, ce qui est nier une partie de l'activité de travail. Enfin, les contrats par objectifs ne

permettent pas d'embaucher pour la participation à la situation et le moment de transformation du milieu mais pour un résultat qui est par essence incertain.

En résumé, on demande d'être responsable sans être engagé. Cette contradiction explique en partie les réticences des jeunes face au travail, et la peur, tant exprimée, de ne pas réussir à trouver un travail dans lequel on puisse s'engager en tant que personne et en fonction de ses valeurs. Le meilleur exemple de cette contradiction est l'analyse que Benasayag fait du chômage ou plus exactement de la catégorie dans laquelle on place les chômeurs : *« On nomme aujourd'hui responsabilité ce qui est une irresponsabilité totale. Le chômeur est l'emblème tragique de ce non-sens. On commence par casser tout lien entre lui et la situation dont il est pourtant une partie, car on le pense selon le faux modèle de l'individu. On le place ainsi dans un état d'impuissance totale, séparé de lui-même comme un pied séparé du corps -pour citer Epictète- et on le juge responsable. Le chômeur ne peut plus être responsable de rien par ce mécanisme, il ne peut être que culpabilisé. »* [1, p. 230]

Plus que des trublions ou des casseurs irresponsables, les jeunes sont aujourd'hui, bien contre leur gré, des responsables désengagés. Cet inconfort rend l'engagement sous les formes traditionnelles sans doute difficile. Ces trois auteurs d'une autre génération, Schwartz, Duraffourg et Benasayag, ont aidé à comprendre cet inconfort et cette incertitude, et par là même cette peur collective à ne pas trouver un travail enrichissant et engageant.

Références bibliographiques

- [1] BENASAYAG M., 2004, *Abécédaire de l'engagement*, Paris, Bayard
- [2] BENASAYAG M., 1998, *Le mythe de l'individu*, Paris, La Découverte
- [3] DURAFFOURG J., 2003, « S'engager à comprendre le travail », dans Martin C., Baradat D. (coord.), *Des pratiques en réflexion, 10 ans de débats sur la pratique ergonomique*, Toulouse, Octarès, pp. 513-533
- [4] SCHWARTZ Y., DURRIVE L. (dir.), 2003, *Travail et ergologie, entretiens sur l'activité humaine*, Toulouse, Octarès
- [5] SCHWARTZ Y., 2000, *Le paradigme ergologique ou un métier de philosophe*, Toulouse, Octarès